



## « Je me suis aperçue que Boulogne était un fief des exilés russes »

CAROLE SORREAU, AUTEUR DE « DE LA NEVA À LA SEINE »

PAR PROPOS RECUEILLIS PAR E. D.

**EN 2007, ELENA**, la trentaine, tente de reconstruire sa vie à Paris, après la mort de son mari. Quand elle se lance dans les travaux de rénovation de son nouvel appartement, elle fait une découverte étonnante qui va la pousser sur les traces de Viktoria, une aristocrate de Saint-Petersbourg qui a quitté la révolution bolchevique, en 1917, pour se réfugier à Paris.

« De la Neva à la Seine »\* est le premier roman de Carole Sorreau. L'écrivaine boulognaise dédie son livre aux Russes blancs, en l'honneur de la commémoration de la Révolution russe, il y a cent ans. Rencontre avec l'auteur. Comment est née l'histoire de votre roman ?

**CAROLE SORREAU.** C'est arrivé par un événement banal de la vie. Nous avons eu de gros travaux à faire dans mon immeuble, rue Georges-Sorel. J'ai effectué alors quelques recherches sur les anciens plans du bâtiment et l'urbanisme de Boulogne, et j'ai découvert une liste de déportés juifs qui ont vécu dans cette rue.

Sur la liste figurait le nom d'une femme : Bertha Billig, une juive russe déportée

en délation en 1943. J'ai cherché alors à retrouver sa trace. Elle avait fui la Révolution russe en 1917, s'était installée en Allemagne avant de venir s'établir à Boulogne car elle craignait la montée de l'antisémitisme. C'est alors que je me suis aperçue que Boulogne était un des fiefs des exilés russes après la révolution bolchevique. L'idée m'est donc venue d'écrire un livre.

### « CE PAN DU PASSÉ EST ASSEZ MÉCONNU »

Pourquoi avoir choisi deux héroïnes ?

J'ai toujours trouvé passionnant les combats menés par les femmes et ce qu'elles nous ont légué aujourd'hui. Viktoria, avant d'arriver en France, ne sait pas cuire un œuf. Elle ne connaît que le prix d'un diadème et va devoir s'adapter, gagner de l'argent dans un monde nouveau. Elena apprend, elle, à vivre sans son mari. C'est aussi un nouveau défi et elle va partir dans les traces de Viktoria. Ce sont deux destins croisés de femmes fortes.

Vous travaillez dans le domaine de l'agriculture, l'écriture est loin de votre métier...

Je suis passionnée d'histoire depuis toujours. Et ce pan du passé est assez méconnu. J'ai donc souhaité, modestement, retracer l'histoire de ces destins tragiques qui ont tout perdu, sont arrivés dans les Hauts-de-Seine,



pensant, pour beaucoup, rentrer un jour en Russie, mais n'en sont finalement jamais repartis. Les Russes blancs ont apporté beaucoup à la France dans l'art, le cinéma, la mode, la musique... C'était ma manière de leur rendre hommage. Comment avez-vous travaillé ? Cela m'a demandé beaucoup de travail. J'ai mis dix-huit mois à écrire le roman. Pour cela, j'ai lu environ 70 livres d'histoire, j'ai épluché des milliers d'articles de l'époque et fait énormément de rencontres. J'ai pu ainsi recueillir les témoignages de Russes blancs de deuxième, troisième et quatrième générations, et j'ai pu avoir accès à des carnets privés. J'ai beaucoup travaillé également avec les églises orthodoxes de Boulogne, de Paris XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>. Pour décrire les lieux, j'ai fait moi-même une carte des anciens quartiers russes de la ville, et je me suis plongée dans l'étude de plans de Saint-Petersbourg d'antan. Quand mon livre a été publié, beaucoup de descendants de Russes blancs m'ont félicitée, et c'est un magnifique cadeau.

■ « De la Neva à la Seine », aux éditions Maïa, 366 p., 19 €.

A la sortie de la Grande Guerre, la France manque de main-d'œuvre. Beaucoup de travailleurs russes ont été embauchés dans l'usine Renault, située quai du Point-du-Jour.

YMCA-PRESS/  
ANDRÉI KORLIAKOV.



impeccable, et sa voiture brillait. » Si les Russes s'acclimataient rapidement, ils ne se mélangent cependant pas trop aux Français. « En France, le peuple a pris comme une trahison le fait que la Russie se soit retirée de la guerre en 1917 et certains Français tenaient donc les Russes pour responsables des Gueules cassées et de leur ruine », précise le spécialiste.

Aujourd'hui, une importante communauté russe vit toujours dans les Hauts-de-Seine. « Essentiellement à Boulogne, Meudon et Chaville », explique Françoise Bédoussac, responsable des archives de Boulogne. En témoigne encore l'église orthodoxe Saint-Nicolas-le-Thaumaturge, située rue du Point-du-Jour à Boulogne. Ou encore toutes ces tombes surmontées d'une croix byzantine dans les allées des cimetières boulognais. « Billankoursk, c'était leur village », conclut Nina.



Deux chauffeurs de taxi russes, près d'une Renault G7, dans les années 1930, prennent leur pause déjeuner. YMCA-PRESS/ANDRÉI KORLIAKOV.

► Sur la devanture de sa boutique, cet épicier russe a tenu à écrire certains mots en cyrillique.

YMCA-PRESS/  
ANDRÉI KORLIAKOV.

